

Recherches sociographiques



Pierre VENNAT, *Les " Poilus " québécois de 1914-1918 : histoire des militaires canadiens-français de la Première Guerre mondiale*

Desmond Morton

Volume 42, numéro 3, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057490ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057490ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morton, D. (2001). Compte rendu de [Pierre VENNAT, *Les " Poilus " québécois de 1914-1918 : histoire des militaires canadiens-français de la Première Guerre mondiale*]. *Recherches sociographiques*, 42(3), 631–633.
<https://doi.org/10.7202/057490ar>

merveille l'ensemble des éléments rassemblés dans l'ouvrage tout en soulevant de nouvelles pistes de recherche.

Finalement, disons simplement que ce livre, en plus d'être un pionnier dans le domaine des « études gaies et lesbiennes » au Québec, est d'une grande qualité et surtout, d'un intérêt certain. Un ouvrage fort important, tant pour les membres de ces communautés, leurs familles, que pour ceux qui étudient ces questions. En outre, la bibliographie et les notes de bas de pages sont très enrichissantes pour celui qui désire poursuivre ou entreprendre des recherches sur ce sujet. En somme, un excellent travail.

Patrice CORRIVEAU

Pierre VENNAT, *Les « Poilus » québécois de 1914-1918. Histoire des militaires canadiens-français de la Première Guerre mondiale*, Montréal, Méridien, 1999, 2 volumes, 300 p. et 366 p.

Durant la Première Guerre mondiale, les Britanniques appelaient leurs soldats Tommies, nom générique qui figurait sur les formulaires de l'armée, les Américains Doughboys et les Français *Poilus*. C'est ce nom que Pierre Vennat a choisi d'utiliser dans le titre de l'ouvrage qu'il a consacré aux soldats canadiens-français à demi oubliés de cette guerre, même si, à ce qu'il semble, ses ancêtres canadiens appelaient affectueusement leurs soldats les *pious-pious*.

Comme d'autres personnages encombrants de l'histoire du Québec, les hommes qui ont répondu à l'appel patriotique et sont partis défendre la France et la Grande-Bretagne contre les hordes brutales du Kaiser sont tombés dans l'oubli. Que les Québécois aient entendu l'appel lancé surtout par *La Presse*, employeur de Vennat, cela n'a jamais été un secret. Durant cette chaude fin de semaine d'août 1914, les foules étaient d'ailleurs plus nombreuses et plus animées à Québec et à Montréal que dans les autres villes canadiennes, et prêtes à dénoncer la Grande-Bretagne si elle refusait de se ranger aux côtés de son nouvel allié d'outre-Manche. Les réservistes français et belges se sont empressés de répondre à l'appel de leur consulat et des comités d'entraide s'étaient formés pour s'occuper de ceux dont ils avaient la charge avant même que l'ultimatum adressé par la Grande-Bretagne à l'Allemagne n'expire, à minuit le 4 août 1914.

Pierre Vennat est l'héritier de la tradition guerrière du Canada français, dont il a payé le prix. L'un de ses oncles est mort jeune à Vimy en 1917 ; son propre père est mort à Dieppe en 1942. En tant que journaliste et passionné d'histoire, il a accepté la responsabilité de relater ce qui s'est passé. De jeunes Canadiens français se sont engagés par milliers, ont traversé les mers et ont combattu aussi vaillamment que ceux de tout autre contingent ; ils y ont affronté la mort, les blessures et toutes les misères de la guerre de tranchée, et remporté deux croix de Victoria, la plus haute

distinction militaire de l'Empire britannique, et une foule d'autres décorations presque aussi prestigieuses. Ces faits sont connus depuis des générations au Canada anglais.

Auraient-ils été plus nombreux à s'engager ? Sans doute, s'il y avait eu davantage d'officiers compétents comme le lieutenant-colonel Piuze, ex-comptable consciencieux et efficace dont les soldats gaspésien ont remporté les deux croix de Victoria, et moins d'officiers comme le lieutenant-colonel Archambault du 41^e Bataillon ou Tancrede Pagnuelo du 208^e Bataillon, jugé en cour martiale et condamné à six mois de prison pour détournement de fonds. Y aurait-il eu davantage de bons officiers si Ottawa avait suivi le conseil que beaucoup de gens, et surtout des généraux britanniques, lui avaient donné d'utiliser le français et l'anglais dans la formation dispensée aux milices ? Les quelques Canadiens français qui ont choisi la carrière militaire, comme le major-général F.L. Lessard ou la famille Panet, se sont en définitive habitués à vivre et à travailler en anglais. Mais qu'est-ce qui a empêché la création d'une brigade canadienne-française que Vennat et ses ancêtres ont toujours considérée comme le meilleur moyen de stimuler le recrutement au Québec, si ce n'est le manque d'officiers convenables, tant sous le rapport de l'âge que de l'expérience ?

Ce ne sont pas là des questions sans réponses. Certes, le réputé 22^e Bataillon a apporté une contribution à la fois précieuse et efficace au corps d'armée canadien, mais le recrutement, même durant les premiers mois de la guerre, n'allait pas de soi. Le bataillon suivant, le 41^e, auquel appartenait Archambeault, tragi-comédie d'incompétence, d'indiscipline et d'inaptitude, a terni pour longtemps la réputation du Canada français au sein du corps d'armée canadien. Les autres, à l'exception du 163^e Bataillon d'Olivar Asselin et du 189^e de Piuze, ne valaient guère mieux. Après la victoire chèrement acquise à Courcellette et le désastre de la Tranchée « Regina », le 22^e Bataillon a été victime de l'échec du programme de recrutement au Québec, malgré la discipline de fer que faisait régner le lieutenant-colonel Thomas Tremblay. Ce n'est qu'en 1918, lorsque la conscription lui a garanti les meilleures recrues francophones, que le 22^e Bataillon a pu se reconstituer, à temps pour ses contributions les plus courageuses et les plus coûteuses aux batailles des cent derniers jours de la guerre.

Tout cela est connu, particulièrement depuis la publication, par le gouvernement fédéral, du compte rendu analytique et statistique monumental de Jean-Pierre Gagnon paru en 1986, dont Vennat s'est beaucoup inspiré, à juste titre d'ailleurs. Pour le reste, les sources de Pierre Vennat sont son propre journal, *La Presse*, qu'il cite souvent et abondamment. De fait, pour les historiens, le principal mérite de cet ouvrage en deux volumes est sans doute qu'il fait revivre les pages de ce journal, qui, alors comme aujourd'hui, s'enorgueillissait d'être le plus grand quotidien de langue française d'Amérique du Nord et peut-être même du monde.

Les intellectuels préféreraient sans doute Henri Bourassa et *Le Devoir*, mais *La Presse* était le journal du peuple. Sous la direction de Lorenzo Prince, il appuyait passionnément l'effort de guerre. Plusieurs membres de son personnel et leurs fils ont servi comme officiers dans le 22^e Bataillon. Ses comptes rendus haletants et dépourvus d'esprit critique des actes héroïques des alliés et de la conduite infâme

des Prussiens ont pénétré au cœur d'innombrables foyers québécois. Des politiciens devenus colonels pour lever des bataillons, si inaptes fussent-ils, étaient présentés comme vaillants et sages ; des masses de volontaires enthousiastes confirmaient leurs succès. Vennat croit-il ces comptes rendus ? Il reste discret sur la question.

La Presse n'informait guère ses lecteurs des dures réalités du recrutement, de l'incompétence des militaires ou des horreurs du champ de bataille. Aucun journal ne le faisait et cela valait sans doute mieux. Comme d'autres quotidiens à fort tirage, *La Presse* existait pour créer des rêves. La relecture d'anciens numéros de son journal permet à Vennat d'offrir à ses lecteurs une foule de petits faits malheureusement oubliés. Qui, parmi les auteurs d'ouvrages plus sérieux sur la guerre, a pris soin de mentionner le siège d'Ypres au Moyen Âge ? Et qui saurait, sans ce livre, que le 80^e Régiment de Nicolet a servi vaillamment durant la rébellion du Nord-Ouest en 1885 ? Les seuls lecteurs de *La Presse* ?

Dans l'ensemble, *La Presse* ne semble guère avoir influencé l'attitude de ses lecteurs face à la guerre. Les Québécois ont accompli leur devoir de production, à l'usine ou à la ferme. Ils jouissaient du plein emploi et voyaient leur salaire augmenter, tout en étant victimes de l'inflation. Ils laissaient aux idéalistes et aux chômeurs le soin d'aller se battre dans un pays lointain. Que ce fût le Boche de l'Ontario ou l'absence de brigadiers francophones, la plupart des Québécois se trouvaient des raisons de faire ce qu'ils préféraient. Aussi, au printemps 1917, alors même que la France et la Russie étaient en train de perdre la guerre, l'échec du programme de recrutement a-t-il obligé Ottawa à envisager la possibilité de limiter son contingent d'outre-mer. La seule solution était la conscription. Incapable de transmettre lui-même ce message au Québec, Borden n'a pas réussi à persuader son rival, l'éloquent Sir Wilfrid Laurier, de le faire à sa place ou dans l'intérêt du Canada. Il en est résulté la plus grave crise de l'histoire de la Confédération, l'isolement du Québec et le début d'un long cheminement encore inachevé.

Toutefois, comme Pierre Vennat le rappelle, coupés de tout ce qui leur était familier, vivant au milieu de gens qui ne parlaient pas leur langue, loin des luttes politiques, dans une armée qui leur semblait étrangère, quelques milliers de Canadiens français ont combattu, sont morts, ont gagné le respect de leurs compatriotes canadiens et n'ont en définitive eu droit qu'à l'oubli de ceux qu'ils ont aimés. Ce n'est ni la pire ni la moindre des tragédies de cette terrible guerre.

Desmond MORTON

*Institut d'études canadiennes,
Université McGill.*
